

KATHLEEN E.
WOODIWISS

Shanna



LA BIBLIOTHÈQUE IDÉALE

**J'AI
LU**
POUR ELLE

AVENTURES  PASSIONS

Kathleen E. Woodiwiss

Née en Louisiane, le 3 juin 1939, elle a grandi à Alexandria dans une famille de huit enfants. Son père meurt subitement alors qu'elle n'a que douze ans. Elle épouse un officier de l'armée de l'air et, après la naissance de leur premier fils, tous trois partent au Japon où ils resteront trois ans. De retour aux États-Unis, ils s'installent dans le Kansas. C'est là qu'elle écrit *Quand l'ouragan s'apaise*. Son roman est refusé par plusieurs éditeurs avant d'être publié par Avon en 1972. C'est un énorme succès. En 1988, elle reçoit un prix décerné par l'association Romance Writers of America récompensant l'ensemble de son œuvre. Auteur de treize best-sellers, elle a marqué l'histoire de la romance. Elle est décédée en juillet 2007 à Princeton (Minnesota). Les Éditions J'ai lu ont publié l'ensemble de son œuvre.

Shanna

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

Le loup et la colombe

N° 820

Une rose en hiver

N° 1816

Shanna

N° 1983

Cendres dans le vent

N° 2421

L'inconnue du Mississippi

N° 2509

Qui es-tu, belle captive ?

N° 2998

À la cour du tsar

N° 4047

La rivière de la passion

N° 6701

Un mariage de convenance

N° 7857

Auprès de toi, pour toujours

N° 8999

LES BIRMINGHAM

1 – Quand l'ouragan s'apaise

N° 772

2 – Les flammes de la passion

N° 9481

3 – La rose de Charleston

N° 9410

KATHLEEN
E. WOODIWISS

Shanna

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Jacques Blanc*





POUR **elle**

Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailupouelle.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original
SHANNA

Éditeur original
Avon Books, an imprint of HarperCollins Publishers

© Kathleen E. Woodiwiss, 1977

Pour la traduction française
© Éditions de Trévisé, 1979

1

Londres. Le 18 novembre 1749. Minuit.

La nuit, le froid et le brouillard s'étaient emparés de la ville. L'air était lourd du prochain hiver. Dans toutes les maison on forçait le feu pour lutter contre l'humidité pénétrante ; une fumée âcre piquait le nez et la gorge. La pluie diluait la suie rejetée par les cheminées de Londres, recouvrait tout d'une pellicule noirâtre.

Dans l'obscurité des rues étroites, une voiture filait comme si elle s'efforçait d'échapper à un terrible désastre. Elle cahotait et tressautait sur les pavés. Ses hautes roues faisaient gicler la boue et l'eau des flaques. Le cocher, dont la stature était rendue plus impressionnante encore par un manteau noir, jurait en poussant les deux chevaux gris pommelés. L'écho amplifiait le martèlement des sabots et le fracas du véhicule. La masse sombre de la voiture se profilait sur les façades baroques. Du haut des corniches, les gargouilles de pierre semblaient suivre la scène.

Shanna Trahern s'appuya aux coussins de velours rouge du carrosse pour se garantir des cahots. Elle était seule, silencieuse, perdue dans ses pensées. Son visage était impassible. Cependant ses yeux bleu-vert s'éclairaient parfois d'une lueur dure et résolue. Aucun homme, à cet instant, n'y aurait trouvé chaleur ou

encouragement. Ce visage, éclatant de beauté et de jeunesse, était de marbre. Hors de la présence de ses admirateurs habituels, il était inutile de présenter une image charmante ou gracieuse, encore que Shanna Trahern en eût rarement la fantaisie. Si l'envie lui en prenait, elle pouvait séduire n'importe qui, mais, pour l'heure, son regard avait une sévère détermination qui aurait découragé les plus téméraires.

— Je suis maudite, articulèrent les jolies lèvres. Le ciel m'eût-il bénie, je ne me lancerais pas dans cette aventure. Quelle autre femme se hasarderait dans les rues, par une telle nuit, pour remédier aux tourments de son état ? Le sort est bien cruel de m'avoir écrasée sous les richesses de mon père. Que ne suis-je née pauvre ! Que ne puis-je être aimée pour moi-même !

Elle soupira. Ni sa beauté ni la fortune de son père ne lui avaient été d'aucun secours. Un séjour de trois ans dans les meilleures écoles d'Europe et de Grande-Bretagne l'avait mortellement ennuyée. Dans ces institutions, on s'occupait davantage de bonnes manières, d'élégance et de travaux d'aiguille que d'écriture et de calcul. Là, elle avait été courtisée pour sa beauté par de petits-maîtres qui cherchaient à se parer de sa conquête. Elle les avait découragés à force de dédain. Quand on avait su qu'elle était la fille d'Orlan Trahern, l'un des plus riches négociants du pays, des jeunes hommes à court d'argent avaient essayé d'obtenir sa main. Elle ne les avait pas supportés davantage ; ses remarques cinglantes leur avaient fait perdre toute espérance.

Cette situation fut cause de l'ultimatum de son père. À son retour d'Europe, il lui avait reproché de ne pas avoir trouvé un mari.

— Quoi, ma fille, parmi tous ces galants qui tournaient autour de vous, ne pouviez-vous choisir un homme bien né ?

Ces mots avaient piqué Shanna au vif. Elle avait eu les larmes aux yeux. Inconscient de sa détresse, son père avait continué :

— Dieu me damne ! Pourquoi aurais-je fait fortune, sinon pour ma descendance ? À vous voir agir, on croirait qu'elle doit finir avec vous. Diable, je veux des petits-enfants, moi ! Auriez-vous décidé de rester fille ? Avec un titre, vos fils pourront faire figure à la cour. Il leur faut deux choses pour réussir en ce monde. Je leur apporte l'une : la richesse. Vous pouvez leur procurer l'autre : un nom... un nom indiscutable, une lignée si pure et si belle que du sang roturier ne fera que la fortifier. Autant que l'or, la naissance ouvre les portes. Ne voulez-vous mettre au monde que de petits marchands ? (La colère lui avait fait élever la voix :) J'ai donc une fille si belle qu'elle pourrait choisir parmi les plus huppés, mettre à ses pieds des barons, des comtes, des ducs. Mais non. Elle rêve de quelque pur chevalier, étincelant sur sa blanche monture, aussi immaculé qu'elle-même.

Shanna avait eu le tort de répondre en termes très vifs à son père. Ils s'étaient engagés dans une discussion orageuse qu'il avait close d'un coup de poing sur la table. Il lui avait ordonné de se taire.

— Vous avez un an pour vous décider, avait-il rugi. Le délai expire le jour de votre vingt et unième anniversaire. Si vous n'êtes pas alors entrée par mariage dans une famille de l'aristocratie, je vous désignerai le premier soupirant venu capable de vous faire un enfant. Et vous m'obéirez, dussé-je vous traîner, enchaînée, à l'autel !

Cette brutalité de langage avait stupéfié Shanna, mais elle savait que ce n'était pas une plaisanterie. Orlan Trahern ne menaçait jamais en vain.

Il avait poursuivi plus calmement :

— Puisque nous sommes en désaccord en ce moment, je vais vous faire grâce de ma présence. J'envoie Ralston

régler mes affaires à Londres. Vous partirez avec lui et Pitney. Je sais que, depuis votre enfance, vous faites ce que vous voulez de Pitney, mais Ralston vous surveillera tous les deux. Vous pourrez emmener aussi votre servante, Hergus. Le 2 décembre prochain, votre année sera écoulée, et vous devrez rentrer à Los Camellos, avec ou sans époux. Si vous n'en avez pas trouvé, l'affaire ne dépendra plus de vous.

Orlan Trahern avait eu une jeunesse difficile. Il n'avait que douze ans quand son père, voleur de grand chemin, fut pendu pour ses crimes. Sa mère, simple fille de vaisselle, usée par le travail et les privations, était morte quelques années après. Orlan s'était juré de connaître un sort meilleur.

Il avait travaillé dur et avait eu la sagesse de rester toujours scrupuleusement honnête. Beau parleur, l'esprit vif, il comprit bientôt les affaires d'argent, les intérêts, les placements et, surtout, les gros profits au moindre risque. Le jeune Trahern emprunta d'abord pour ses entreprises, puis il se servit de ses propres fonds. Ce fut enfin lui qu'on sollicita. Tout lui réussissait. Il se mit à acquérir des terres, des maisons, des manoirs, des biens de toute sorte. En échange de billets garantis par la Couronne, il avait obtenu la concession d'une petite île verdoyante des Caraïbes : Los Camellos ; il s'y retira aussitôt pour profiter de ses richesses et gérer plus à loisir ses florissantes affaires.

Impressionnés par ses succès, les vendeurs crasseux et les marchands habiles lui donnaient du « lord » Trahern. Les aristocrates, qui le considéraient habituellement de haut, n'usaient du titre que lorsque la nécessité les forçait à lui emprunter. Orlan cherchait cependant à se faire accepter par eux, mais il répugnait à le reconnaître. Il n'était pas homme à ramper. Il cherchait donc à arriver à ses fins grâce à son unique enfant. Les affronts qu'il avait subis en édifiant sa

fortune avaient causé, pour une grande part, le repliement sur soi de sa ravissante fille.

Mais Shanna avait le caractère obstiné et entier de son père. Tant que Georgiana Trahern, sa mère, avait vécu, celle-ci s'était efforcée d'apaiser les différends entre son mari et son enfant. Maintenant, il n'y avait plus personne qui pût influencer un Trahern entêté et vieillissant et faire comprendre ses devoirs à sa fille.

Sous la surveillance de Ralston, Shanna n'avait pu que se plier aux ordres. Peu après son retour en Angleterre, elle avait dû affronter une multitude de personnages pourvus de titres nobiliaires. Calmement, elle remarquait le défaut de chacun des partis qui se présentait. L'un avait un nez impossible ; l'autre, une main qui le trahissait. Celui-ci avec des tics ; celui-là, une toux malsaine ; cet autre montrait un orgueil insensé. Tous, sachant qu'elle était riche héritière, se montraient attentifs à satisfaire son moindre désir, mais ils passaient outre à celui qui lui tenait le plus au cœur : être débarassée de leur présence. Elle devait se faire assister par Mr Pitney. Fréquemment, les soupirants se querellaient. Quelques-uns se montraient insinuants ; d'autres, brutaux. Elle comprenait que, pour la plupart, ses richesses comptaient plus qu'elle-même. Pour eux, il était avant tout question de l'or de son père. D'autres hommes apparurent enfin, qui l'eussent volontiers conduite au lit sans avoir recours au mariage, pour la bonne raison qu'eux-mêmes étaient déjà fiancés. Un comte lui proposa passionnément de faire d'elle sa maîtresse ; la déclaration fut interrompue par l'irruption de ses six enfants. Chacune de ses rencontres laissait Shanna de plus en plus désenchantée des hommes.

Pour comble, pendant son année à Londres, le traité d'Aix-la-Chapelle libéra par la ville des soldats et des marins qui s'adonnèrent au banditisme et rendirent la nuit dangereuse à qui s'aventurait dans les rues. Une fois, Shanna ne dut qu'à l'intervention robuste et

efficace de Pitney de conserver ses bijoux, et sa vertu. Une autre fois, en avril, elle faillit mourir piétinée par la foule, alors qu'elle s'était rendue à un concert Haendel donné à l'occasion du feu d'artifice royal. Un incendie s'était déclaré. Avec horreur, Shanna avait vu la jupe d'une jeune fille prendre feu. Le cavalier qui l'accompagnait ce soir-là en avait profité pour la jeter à terre. Elle aurait pu croire qu'il cherchait à la protéger d'une fusée perdue, s'il n'avait essayé également de la dévêtir. Elle s'était débarrassée du vicomte en question et, se rajustant, s'était péniblement frayé un chemin jusqu'à sa voiture. La stature imposante de Pitney avait empêché le vicomte de la poursuivre.

Tout cela était maintenant du passé. L'important était que le délai accordé par son père touchait à son terme et qu'elle n'avait toujours pas trouvé de mari acceptable. Mais elle était femme de ressource. Comme son père, Shanna Trahern pouvait être intelligente et habile. C'était le moment de montrer ce qu'elle savait faire. Elle était désespérée au point de tenter n'importe quoi pour échapper au sort qui la menaçait. N'importe quoi, sauf la fuite, bien sûr ; car elle devait bien admettre qu'elle aimait profondément son père.

Cet après-midi même, l'espoir était revenu quand Pitney, en loyal et véritable ami, lui avait annoncé ce qu'elle espérait depuis longtemps. Par une chance extraordinaire, le trop clairvoyant Ralston avait été appelé aux petites heures du matin pour examiner les dommages causés à un navire Trahern qui s'était échoué près des côtes d'Écosse. Il serait absent pendant une semaine au moins. Shanna espérait donc avoir résolu son problème avant qu'il revînt.

Elle devait s'efforcer particulièrement de convaincre Ralston de la sincérité et de la validité de ses actes. Si son père avait vent de quelque fourberie, il mettrait ses menaces à exécution, et elle ne se souciait pas

d'en subir les conséquences, quel que fût le partenaire imposé.

À l'abri du carrosse, Shanna sentait l'angoisse la gagner. La voix couverte par le bruit des roues, elle s'essaya à prononcer le nom si nouveau à ses lèvres, si prometteur.

— Ruark Beauchamp. Ruark Deverell Beauchamp.

On ne pouvait nier que ce fût un beau nom, puisque les Beauchamp faisaient partie de l'aristocratie londonienne.

Les scrupules l'envahirent alors qu'elle approchait du moment de conclure, mais elle se raisonna.

— Non, ce n'est pas mal ! L'arrangement nous profitera à tous les deux. Les derniers jours de cet homme seront adoucis. On lui donnera une sépulture honorable, en échange du service momentané qu'il m'aura rendu. Mon délai expire dans deux semaines.

Cependant, les appréhensions rongeaient sa décision. Est-ce que ce Ruark Beauchamp serait plausible ? Si c'était quelque bossu, un brutal aux dents gâtées ?

Shanna serra les mâchoires et chercha une diversion aux craintes qui l'assaillaient. Ecartant le rideau de cuir de la portière, elle regarda dans la nuit. Le brouillard descendait sur les rues et masquait les tavernes et les auberges devant lesquelles on passait.

Elle laissa retomber le rideau et ferma les yeux. S'efforçant de calmer le tremblement qui la gagnait, elle enfonça les mains dans son manchon de fourrure et les joignit étroitement. Tant de choses dépendaient de cette nuit. Était-il possible que tout se passât bien ?

Ce Ruark ne rirait-il pas d'elle ? Arriverait-elle à le gagner ? La renverrait-il avec une cruelle plaisanterie ?

Elle chassa ses doutes. Elle fourbit ses armes, arrangea le décolleté avantageux de la robe de velours rouge qu'elle avait choisie. Elle ne s'était jamais vraiment servie de ses atouts, mais elle supposait qu'un homme

sain d'esprit ne pouvait rester insensible à ses torrents de larmes.

Quelque part dans la nuit, une cloche sonna.

Il semblait que le cœur de Shanna battît au rythme des roues qui martelaient les pavés. Au plus profond d'elle-même naquit l'idée qu'elle commettait une folie. Elle étouffa un cri. Pourquoi était-elle contrainte à une telle action ? La soif d'honneurs de son père avait-elle anéanti sa raison et sa tendresse ? Elle-même n'était-elle que l'enjeu d'une vaste spéculation ? Il avait aimé profondément sa femme et ne s'était pas soucié que Georgiana fût la fille d'un simple forgeron. Pourquoi, alors, voulait-il forcer sa fille unique à une détestable union ? Ne pouvait-il comprendre qu'elle ne souhaitait qu'un mari digne d'être admiré, aimé, respecté ?

Personne qui pût répondre à Shanna. Seul, le claquement régulier des sabots des chevaux lui rappelait que l'épreuve approchait.

Le carrosse ralentit et tourna. Shanna entendit la voix de Pitney résonner quand ils s'arrêtèrent bruyamment devant la sinistre façade de la geôle de Newgate. Elle sentit sa gorge se serrer et les battements de son cœur se précipiter. Comme une prisonnière résignée, elle attendit qu'il ouvrît la portière.

Mr Pitney était un géant de forte carrure au visage large. Ses cheveux bruns attachés sur la nuque apparaissaient sous le tricorne noir. À cinquante ans, il aurait encore pu lutter victorieusement contre deux hommes à la fois. Son passé était un mystère. Shanna n'avait pas cherché à le percer, mais elle soupçonnait qu'il devait ressembler à celui de son grand-père. Sa présence la rassurait. Il semblait faire partie de la famille, encore qu'on eût pu penser qu'il n'était qu'un domestique, car son père l'engageait pour veiller à sa sécurité quand elle partait à l'étranger. À Los Camellos, il reprenait son indépendance et consacrait son temps à des travaux d'ébénisterie. L'homme était aussi dévoué

à la fille qu'au père ; il n'importunait pas celui-ci en lui rapportant les peccadilles que celle-là pouvait commettre. Il admirait Shanna, la conseillait parfois, la reconfortait toujours. Il l'avait aidée dans des circonstances que le père eût désavouées.

— Êtes-vous décidée ? demanda Pitney d'une voix grave et rauque. Est-ce bien ce que vous voulez ?

— Oui, Pitney, murmura-t-elle. (Avec plus de décision, elle ajouta :) Je veux en finir.

À la lueur des lanternes du carrosse, leurs yeux se rencontrèrent. Il prit un air soucieux.

— Alors, préparez-vous.

Shanna voila son visage d'une épaisse dentelle et dissimula ses boucles blondes sous le capuchon de son manteau de velours noir.

Pitney lui montra le chemin. À sa suite, elle eut soudain l'envie irrésistible de fuir dans la direction opposée. Elle se raisonna : si ce qu'elle faisait était insensé, épouser un homme qu'elle mépriserait serait pour elle l'enfer.

À leur entrée, le guichetier se leva avec une promptitude servile. Il s'avança pour les accueillir. Il était grotesque avec sa bedaine, ses bras ballants, ses longues jambes grêles qui le faisaient se dandiner en marchant. Son haleine, accélérée par le mouvement, emplit la pièce d'une odeur de mauvais rhum, de poireaux et de poisson. Vivement, Shanna porta un mouchoir parfumé à ses narines.

— Milady, je pensais que vous aviez changé d'avis, gloussa Mr Hicks en essayant de lui prendre la main pour la baiser.

Shanna recula. Elle remit ses mains en sûreté dans son manchon. Elle ne savait ce qui était pis : supporter la puanteur que dégageait cet homme ou subir le contact écœurant de sa bouche.

— Je suis venue comme je l'avais dit, Mr Hicks, répondit-elle sèchement. (L'odeur odieuse eut raison

d'elle ; elle sortit le mouchoir de dentelle et l'agita devant son visage voilé.) Je vous prie, dit-elle d'une voix étouffée, de me montrer cet homme, pour que nous prenions nos dispositions.

Le geôlier eut un instant d'hésitation. Il caressa pensivement son menton, cherchant un moyen de gagner plus d'argent qu'on ne lui en avait promis. La dame n'était venue qu'une fois à la prison ; cela remontait à deux mois. Elle avait alors cherché tout autant à se dissimuler. Fortement intrigué, il n'avait pas démêlé la raison pour laquelle elle voulait rencontrer un condamné. À l'annonce d'une bourse rondelette, il avait consciencieusement fourni les noms des prisonniers destinés à la potence. Le colosse qui l'accompagnait était venu en chercher la liste. Lors de la première visite, Hicks avait remarqué la bague qu'elle portait au doigt et la coupe élégante de ses vêtements. Elle avait sûrement des moyens. Lui-même n'était pas indifférent à gagner plus qu'il n'était convenu. L'ennui, c'est qu'il n'osait rien lui demander en présence de son domestique, et le drôle ne semblait pas disposé à la lâcher d'un pas.

Tout de même, c'était une honte qu'une femme qui sentait si bon perdît son temps à parler à un condamné. Ce Beauchamp n'était qu'un coquin, le plus pénible prisonnier qu'il eût jamais mis en cellule. Hicks frotta son menton, au souvenir d'un coup de poing qu'il y avait reçu. Que ne donnerait-il pour qu'on châtrât cette canaille ! Ce serait bien mérité. Mais il serait vengé : le fripon allait mourir, encore que cette fin fût trop douce pour lui.

Mr Hicks poussa un profond soupir, puis lança grossièrement :

— Faudra aller dans sa cellule.

Le ventripotent geôlier s'empara d'un trousseau de clefs qui pendait au mur.

— Il a fallu le séparer des autres, continua-t-il. Il les aurait tous dressés contre nous. Plusieurs gardes qu'il a

fallu pour l'enchaîner, quand on l'a attrapé à l'auberge. C'est qu'un sale colon, un sauvage.

Si Hicks avait espéré lui faire peur, il s'était trompé. Shanna garda son calme. Plus rien ne l'arrêterait maintenant.

— Montrez-nous le chemin, geôlier, dit-elle résolument. Je ne donnerai pas un sou avant d'avoir décidé si Mr Beauchamp fait l'affaire. Mon serviteur Pitney nous accompagnera.

Hicks haussa les épaules. Ne trouvant plus de prétexte pour les retenir, il prit une lanterne. Il les précéda en se dandinant et leur fit franchir les portes de fer qui conduisaient au corps principal de la prison. Ils s'engagèrent dans un corridor obscur où leurs pas résonnèrent sur les dalles, tandis que la lanterne projetait d'étranges ombres autour d'eux. Un silence extraordinaire régnait, car la plupart des prisonniers dormaient. De temps en temps on entendait un grognement ou un gémissement étouffé. Des gouttes d'eau tombaient on ne savait d'où. Des bruits furtifs de fuite dans les coins sombres donnèrent le frisson à Shanna. Elle s'enveloppa plus étroitement dans son manteau.

— Depuis quand cet homme est-il ici ? demanda-t-elle. Il semblait impossible qu'on pût garder sa raison dans un trou pareil.

— Près de trois mois, milady.

— Trois mois ! s'exclama-t-elle. Votre note disait qu'il venait d'être condamné. Comment cela se fait-il ?

— Le magistrat savait pas quoi en faire, faut se méfier. Lord Harry avait peur du marquis de Beauchamp. Le vieux Harry hésitait, mais comme c'était lui le juge, personne d'autre pouvait décider. Il y a une semaine, il a donné l'ordre. Pendez-le, qu'il a dit. (Les épaules de Hicks se levèrent, puis s'abaissèrent comme si le fardeau était trop lourd pour lui.) J' pense que c'était parce que le type venait des colonies, poursuivit-il. Autant qu'on sache, il n'est pas

parent des gens d'ici. L'vieux Harry m'a donné l'ordre de faire pendre le gars sans tapage, de façon que les autres Beauchamp n'en entendent pas parler. Comme j' suis avisé, j'ai pensé que ce Mr Beauchamp vous conviendrait. Vous disiez que vous vouliez un homme près d'être conduit au gibet. J' pouvais pas vous en parler avant que l' vieux Harry ait décidé de le pendre.

— Vous avez bien fait, Mr. Hicks, répondit Shanna un peu plus aimablement.

Le geôlier engagea une clef dans une serrure et poussa la porte, qui s'ouvrit en grinçant. Sachant que le moment fatidique était arrivé, Shanna échangea un bref regard avec Pitney.

Mr Hicks leva la lanterne pour donner plus de lumière dans la cellule. Les yeux de Shanna tombèrent sur l'homme qui s'y trouvait. Il était recroquevillé sur un étroit grabat. Ses mains retenaient sur ses épaules une couverture élimée, dans l'espoir sans doute de se protéger du froid. Quand la lumière de la lanterne l'atteignit, il bougea et se couvrit les yeux, comme s'ils lui faisaient mal. Par la déchirure de sa manche, Shanna vit une vilaine ecchymose. Ses poignets avaient été profondément entaillés par les chaînes. Des cheveux en désordre et une barbe noire mangeaient son visage. Shanna eut l'impression d'une créature infernale venue des profondeurs de la terre.

Le prisonnier se recula contre le mur et abrita ses yeux.

— Bon Dieu, Mr Hicks, grommela-t-il. Vous ne pouvez pas me laisser dormir ?

— Lève-toi, charogne !

Hicks se pencha pour le fouailler avec son bâton, mais quand le prisonnier obéit, il recula de plusieurs pas.

La gorge de Shanna se serra. Debout, l'homme dépassait Mr Hicks de toute une tête. La chemise ouverte laissait voir sa poitrine légèrement velue, qui s'amincissait jusqu'au ventre plat et aux hanches étroites.

— Y a une dame qui veut te voir, dit Hicks. Si tu lui fais du mal, laisse-moi te dire...

Le prisonnier s'efforça de percer l'obscurité qui s'étendait pour lui derrière la lanterne.

— Une dame ? Quel métier faites-vous, Hicks ? Il s'agit d'une torture plus raffinée ?

Sa voix était douce et grave, agréable à entendre. Elle s'exprimait facilement, avec moins de brusquerie qu'on n'avait coutume de le faire en Angleterre. Un homme des colonies, avait dit Hicks. Cela expliquait sans doute les qualités de son élocution. Il y avait quelque chose d'autre, cependant : une espèce de ton moqueur qui tournait en dérision tout ce qui concernait la prison.

Shanna resta dans l'ombre pour examiner plus soigneusement ce Ruark Beauchamp. Ses vêtements étaient en lambeaux. Elle se rendit compte qu'ils étaient raccommodés par endroits avec de la ficelle, mais qu'ils ne parvenaient pas à cacher le torse svelte, les muscles longs des flancs. Une chemise, peut-être blanche autrefois, était rendue méconnaissable par la crasse. Les cheveux se dressaient en désordre, mais les yeux, dans leur effort pour distinguer la forme qui lui faisait face, gardaient une vie singulière. Il s'inclina bien bas dans la direction de Shanna.

— Mille pardons, milady. Mes appartements ne sont guère présentables. Si l'on m'avait annoncé cette visite, j'aurais fait un peu de ménage.

— Ferme ta sale gueule ! interrompit Hicks. La dame est ici pour affaire. J' te prie d'être correct, ou bien...

Le prévenu se tourna vers Hicks, qui perdit contenance sous la fixité de son regard.

Shanna reprit confiance et courage. D'un mouvement souple et gracieux, elle s'avança dans la lumière de la lanterne.

— Il est inutile de brutaliser cet homme, Mr Hicks, protesta-t-elle.

Le son de sa voix lui attira toute l'attention du prisonnier. Lentement, mais avec assurance, elle tourna autour de lui. Le grand manteau noir qu'elle portait et les paniers de sa robe ne laissaient rien deviner de son âge ou de sa silhouette.

— J'ai entendu dire que les douairières de la cour prenaient d'étranges plaisirs, remarqua-t-il, croisant les bras sur sa poitrine. Qu'est-ce qui me fait croire qu'il y ait une femme sous cet accoutrement ?

Shanna s'approcha pour que l'homme pût sentir son parfum.

— Prenez garde, milady, prévint Hicks. C'est un monstre, voilà ce que c'est. Il a tué une femme enceinte.

Pitney alla se placer derrière sa maîtresse, pour la protéger en cas de besoin. Entre les murs de la cellule, sa taille paraissait impressionnante. Shanna remarqua une lueur de surprise dans les yeux du prisonnier.

— Je vois que vous êtes venue sous bonne escorte, milady. Je dois donc prendre garde à mes mouvements, sous peine de priver le bourreau de son travail.

Sa voix avait gardé son assurance.

Ignorant sa plaisanterie, Shanna sortit une gourde d'argent des plis de son manteau et la lui tendit.

— Un peu de brandy, monsieur ? dit-elle doucement.

Ruark Beauchamp tendit lentement la main et couvrit un instant des siens les doigts fins qui tenaient le flacon.

— Je suis très touché.

En d'autres circonstances, Shanna aurait vertement remis cet homme à sa place, mais elle resta silencieuse. Elle l'observa tandis qu'il enlevait le bouchon et portait la gourde à ses lèvres. Il fit une pause et de nouveau tenta de distinguer ses traits à travers le voile.

— Accepteriez-vous de boire avec moi, milady ?

— Que non pas, Mr Beauchamp. Ce n'était que pour vous.

Ruark avala une longue gorgée avant de murmurer :
— Mille grâces, milady. J'avais presque oublié que de telles choses existaient.

— En aviez-vous l'habitude, Mr Beauchamp ?

Le colon haussa les épaules et, désignant ce qui l'entourait :

— Certainement plus que de ceci.

Réponse peu compromettante, pensa Shanna, amusée. Elle sortit de nouveau la main de sous son manteau et, cette fois, lui offrit un petit paquet.

— Bien que vos jours soient comptés, Mr Beauchamp, on peut faire beaucoup pour adoucir votre condition. Peut-être avez-vous faim ?

Il resta immobile. Elle fut obligée de déballer elle-même les victuailles : une miche de pain blanc et un bon morceau de fromage. Toujours sans bouger, il la regarda curieusement.

— Milady, votre présent serait le bienvenu, mais je me demande ce que vous pouvez souhaiter en retour, car, moi, je n'ai rien à offrir.

Il crut deviner le sourire de jolies lèvres derrière le voile.

— Je ne veux qu'un moment de votre attention, monsieur, répondit Shanna lentement.

Elle disposa son offrande sur la table et se tourna résolument vers Hicks.

— Laissez-nous maintenant. Je voudrais parler à cet homme.

Le prisonnier les observa tous avec attention et attendit patiemment, comme un chat près d'un trou de souris.

Pitney prit un air contrarié.

— Maîtresse, êtes-vous certaine... ?

— Naturellement.

Sa petite main indiqua la porte.

— Faites sortir Mr Hicks avec vous.

Le bedonnant geôlier protesta :

— Le coquin pourrait vous rompre le cou. Je n'ose pas, milady...

— C'est de mon cou qu'il s'agit, Mr Hicks, coupa Shanna. Vous serez payé de toute façon.

Hicks exhala un soupir malodorant. Il alluma une chandelle à sa lanterne et la plaça sur la table.

— C'est un brutal, madame. Gardez vos distances. S'il fait mine de vous approcher, appelez.

Hicks consentit enfin à sortir. Pitney ne bougeait pas, indécis et soucieux.

— Pitney, je vous en prie, implora Shanna en désignant la porte. Je ne risque rien. Que pourrait-il faire ?

Le colosse se tourna vers Ruark.

— Prends garde qu'il ne lui arrive le moindre mal, menaçait-il, autrement, je te fais ton affaire sur l'heure. Tu as ma parole.

Ruark acquiesça d'un signe. L'air toujours furieux, Pitney franchit la porte, la referma et s'y adossa pour empêcher toute indiscretion.

Le prisonnier attendait toujours le bon plaisir de Shanna. Elle recula prudemment, puis elle enleva son capuchon. Sans le quitter des yeux, elle souleva alors lentement son voile.

Ruark resta saisi à l'apparition d'une telle beauté, à laquelle son long séjour en prison donnait encore plus d'éclat. Epais, luxuriants, les cheveux d'or pâle descendaient en boucles sur les épaules. Il fut soudain tenté de caresser leur masse lumineuse et soyeuse, d'effleurer d'un doigt les pommettes exquis, le nez fin et droit. D'un ferme dessin, les sourcils encadraient des yeux clairs et brillants comme la mer entre les cils noirs. Les lèvres roses s'incurvaient en un vague sourire... Une légère rougeur envahit le teint de lait, comme Ruark, héroïquement, gardait le silence.

Shanna murmura timidement :

— Suis-je si laide, monsieur, que les mots vous manquent ?

— Au contraire, répondit-il avec une feinte aisance, je suis ébloui. Votre beauté est telle que je crains qu'il ne faille me conduire à la potence par la main. Puis-je savoir votre nom, ou doit-il rester votre secret ?

Shanna comprit qu'elle avait atteint son but. On lui avait fait souvent des compliments, presque dans les mêmes termes. Que ce pauvre diable en usât à son tour aurait pu la vexer, mais elle était décidée à jouer le jeu. Elle secoua la tête, rejeta ses boucles en arrière et rit quelque peu nerveusement.

— Nenni, monsieur, je vais vous le dire, bien que je vous demande de rester discret. Je suis Shanna Trahern, fille d'Orlan Trahern.

Elle attendit sa réaction. Ruark, en effet, ne put cacher sa surprise. « Lord » Trahern était connu dans tous les milieux. Shanna, elle, hantait les conversations de tous les jeunes gens : elle était pour eux la reine des neiges, l'inaccessible, le rêve.

Satisfaite, elle poursuivit :

— Le croiriez-vous, Ruark (elle s'était laissée aller à cette familiarité avec une négligence calculée), j'ai besoin de votre nom.

— Mon nom ? s'étonna-t-il. Vous avez besoin du nom d'un condamné pour meurtre ?

Shanna s'avança vers lui pour donner plus de poids à ce qu'elle dirait. Elle plongea son regard dans le sien.

— Ruark, je suis au désespoir. Je dois épouser un homme de haute naissance. Vous connaissez l'importance de la famille Beauchamp en Angleterre. Personne ne saura que vous n'êtes pas parents. Puisque vous avez si peu besoin de votre nom désormais, je pourrais m'en servir.

Ruark était stupéfait. Il se demandait quels pouvaient être ses motifs. S'agissait-il d'un amant ? d'un enfant ? Certainement pas de dettes...

— Sûrement, madame, vous plaisantez. Proposer le mariage à un homme qu'on s'apprête à pendre ? Par ma foi, cela n'a pas le sens commun !

— Le sujet est délicat... (Elle lui tourna le dos comme si elle était embarrassée. Elle continua gravement, sans le regarder :) Mon père m'a donné un an pour trouver un mari, faute de quoi je serai obligée d'épouser celui qu'il me désignera. Il craint que je ne reste fille. Il veut des héritiers à sa fortune. L'homme doit appartenir à une famille proche de la Couronne. Je n'en ai pas trouvé un seul de mon goût, et mon année est presque écoulée. Vous êtes mon dernier espoir d'éviter une union arrangée par mon père. (Elle arrivait à la partie la plus difficile de son plaidoyer. Elle garda obstinément le visage détourné :) J'ai ouï dire, poursuivit-elle donc, qu'un condamné à mort peut se marier et éteindre, par ce moyen, les dettes que sa femme a contractées. Moyennant quoi, ses derniers jours sont adoucis de toutes les façons. Je peux vous procurer beaucoup de choses, Ruark : de la nourriture, du vin, des vêtements convenables, de chaudes couvertures. Sûrement, ma cause...

Comme il continuait à garder le silence, Shanna se retourna vers lui et tâcha de distinguer ses traits, mais il avait soigneusement manœuvré pour qu'elle fût en pleine lumière quand elle lui ferait face.

Il articula enfin avec effort :

— Milady, vous m'embarrassez. Ma mère m'a enseigné à respecter les femmes, mais mon père m'a donné un principe que je me suis toujours efforcé de suivre.

Il tourna lentement autour d'elle. Shanna attendit, sans oser bouger, tandis qu'il s'approchait derrière elle.

— Ce principe, c'est... chuchota-t-il tout près de son oreille. C'est... N'achète jamais une jument cachée par une couverture.

Elle ne put s'empêcher de tressaillir quand ses mains se posèrent sur ses épaules et glissèrent vers les attaches de son manteau.

— Vous permettez ? demanda-t-il d'une voix douce, mais qui semblait emplir toute la cellule.

Interprétant son silence comme un consentement, il défit les nœuds et enleva le vêtement.

Bien que dépourvue de garnitures et de dentelles, sa robe de velours rouge la mettait merveilleusement en valeur. Elle-même devenait un joyau, une pierre précieuse sertie avec tous les raffinements de l'art. Au-dessus des paniers qui gonflaient la jupe, le corsage étroitement lacé épousait la minceur de la taille, tandis que le large décolleté en carré révélait les rondeurs de la poitrine. À la lumière de la chandelle, sa peau prit l'éclat du satin.

Ruark était tout proche. Elle sentait son haleine dans ses cheveux. Cette présence si proche la faisait haleter. Elle eut envie de fuir, mais comme son père, quand un gros profit était en jeu, elle savait s'imposer la patience.

Il fut submergé par le désir de la prendre dans ses bras. Ce parfum, cette beauté le bouleversaient. Il éprouva un besoin douloureux de la serrer contre lui, de se perdre dans cette chaleur, mais le souvenir lui revint de ses haillons, de sa saleté. Il eut conscience aussi de quelque chose d'indéfinissable sous cette beauté, d'une ironie, d'un calcul, d'une espèce d'arrogance. Cependant, il était bien convaincu qu'elle n'était ici que parce qu'elle ne pouvait faire autrement.

Shanna ne put en supporter davantage. Elle pirouetta pour lui faire face.

— Que trouvez-vous donc de si répugnant à ce qu'on partage votre nom ? Est-ce que vous refusez ?

Ruark soupira avec peine. Il réussit par un effort de volonté à répondre calmement.

— Il y a beaucoup à considérer... Shanna ?... Mon nom est tout ce qu'il me reste. Au surplus, il y a ceux qui seront peinés si je le déshonore encore davantage.

— Je vous promets, Ruark, que je n'ai pas l'intention d'en faire mauvais usage. Je ne veux l'emprunter

que pour un temps. Dès que j'aurai trouvé celui que je pourrai aimer, ce sera fini. Si vous acceptez, vous serez enterré avec respect ; vous aurez une tombe dans un cimetière. Ceux que vous aimez n'oublieront-ils pas alors votre honte ?

— Et vous m'avez promis d'adoucir mes derniers jours. Cela me privera de ma seule distraction, qui est de faire damner Mr Hicks.

Profondément songeur, Ruark arpenta la cellule, puis il alla se placer devant son grabat. Il la questionna du regard.

— Puis-je m'asseoir, Shanna ? Je suis désolé qu'il n'y ait pas de chaise pour vous. Ne voulez-vous pas prendre place à côté de moi ?

— Non, merci, répondit-elle.

À la vue de cette paillasse, elle ne put réprimer un frisson.

Assis, Ruark appuya son dos au mur humide. Ses yeux se fixèrent sur elle, et Shanna se prépara à un dernier assaut. Du moins, il ne lui avait pas encore ri au nez.

— Ne croyez pas que j'agisse sans réfléchir, Ruark. Mon père a une volonté inflexible. Je ne peux douter qu'il ne fasse comme il a dit et qu'il ne me force à épouser un homme que je mépriserai.

Ruark la contemplait toujours sans mot dire. La nervosité la gagna à son tour et elle se mit à arpenter la pièce. Sa cause en reçut un appui singulier. Shanna Trahern se mouvait avec la grâce naturelle que donne une vie active ; elle dédaignait les affectations habituelles aux beautés des cours et des salons. Ruark admirait la sûreté de sa démarche, l'équilibre sans raideur de chacun de ses gestes. Dans son esprit il calculait le prix qu'il allait lui demander.

Shanna s'arrêta et, posant ses mains sur la table, se pencha vers lui. Elle vit, comme elle l'espérait, que ses yeux plongeaient dans son décolleté.

— Ruark, dit-elle avec fermeté. Y a-t-il en moi quelque chose qui vous déplaît ?

— Que nenni, Shanna, mon amour. Votre beauté dépasse l'imagination. Mais veuillez considérer que, si votre cause vous est chère, mon prix n'en sera que plus élevé. Je vous demanderai simplement, Shanna, de me dire oui ou non avant de vous en aller, car je ne pourrai rester dans le doute. (Dans la crainte de ce qu'il allait dire, elle retint son souffle. Il continua :) Mon prix est le suivant... Le mariage sera véritable, quant au fond et à la forme. Je suis condamné à être pendu et je veux saisir la chance d'avoir un héritier. Il vous faudra donc passer la nuit avec moi : en somme, donner suite aux engagements pris pendant la cérémonie.

Elle resta bouche bée de rage devant cet aplomb. Qu'il osât ! Elle allait laisser éclater sa fureur quand son rire résonnant dans la cellule la força à se calmer. Les mains jointes derrière la tête, il était aussi détendu que s'il avait été dans une taverne.

— Ah, je vois, dit-il, riant encore. Vous avez besoin de mon nom, la seule et dernière chose que je possède. Quand je vous demande en retour ce qui vous appartient en propre, vous trouvez que c'est trop cher. N'en parlons plus. Résignez-vous à suivre la volonté d'un père.

Il saisit la gourde et porta un toast.

— À vos noces, Shanna, mon amour !

Il but goulûment et, se rasseyant le dos appuyé au mur, les jambes allongées sur le grabat, la fixa avec un sourire triste. Shanna le regarda froidement.

Ainsi, cet imbécile, ce crasseux croyait avoir gagné !

Balançant les hanches comme une bohémienne, elle vint vers lui, les yeux étincelants. Le bon sens avait fait place à la colère. Elle se campa devant lui, tendit la main et, d'un doigt, suivit la ligne de son nez.

— Voyez, ricana-t-elle, j'ose vous toucher, aussi sale que vous soyez, porc qui riez de mes tourments. Que

gagnerais-je de coucher avec vous, sinon de faire de votre marmot l'héritier de mon père ?

Il recula la tête et se remit à rire.

— Mon amour, l'héritage de votre père est pour vous aussi inéluctable que la mort. Que dirait cet époux si chèrement trouvé quand il découvrirait que la veuve est encore vierge ? Qu'elle a menti à son père ? Quant au marmot, si j'en ai un... que la volonté de Dieu soit faite ! Si je n'en ai pas, loin de rien perdre, vous aurez beaucoup gagné. Vous serez une vraie veuve qu'aucun père ne saurait désavouer. (Il soupira profondément. Il reprit :) Mais tout ceci est inutile, car je vois que vous n'êtes pas femme à saisir la chance. Vous voulez mon nom, sans rien me donner en échange, du moins rien dont je me soucie, en tout cas pas un souvenir que je chérirais jusqu'à mon dernier souffle. Mais c'en est assez. Vraiment, vous êtes fascinante, Shanna. (Il posa tendrement une main sur son bras.) Savez-vous que vous serez mienne jusqu'à ma mort ? Tel est le prix qu'une femme doit payer quand elle va chercher un homme dans une prison pour le demander en mariage.

Shanna le regarda perplexe, consciente du piège qui se refermait sur elle.

— Mais il le faut, souffla-t-elle. (N'y avait-il pas quelque vérité dans ce qu'il disait ?) J'étais venue pour gagner, dit-elle d'une voix basse et rauque. Je n'étais pas venue pour céder, et je vais le faire, pourtant. Après tout, c'est un marché.

Ruark ouvrit la bouche d'étonnement. Il n'avait pas espéré cela. Soudain, il fut transporté. Ah, cela valait bien d'être pendu. Il se leva, lutta contre l'envie de la toucher et murmura doucement :

— Un marché. Oui-da, un marché. Qu'il soit dit que votre premier époux vous a chèrement achetée, belle Shanna.

Elle ne trouva rien à dire. Elle accepta qu'il l'aidât à mettre son manteau. Elle arrangea le voile et ramena

le capuchon. Comme il tendait la main, elle ne put se défendre d'un mouvement de recul. À sa surprise, il se contenta de rentrer une boucle et de nouer soigneusement les brides du capuchon.

— Je dois prendre mes dispositions, dit-elle d'une voix ferme. J'enverrai Pitney vous chercher dans un jour ou deux au plus tard. Bonne nuit.

Son assurance retrouvée, Shanna se détourna et sortit.

2

La journée se traînait interminablement. En d'autres circonstances, Ruark Beauchamp aurait trouvé à y remédier. Confiné dans une étroite cellule, il ne pouvait qu'attendre. Les restes de son repas séchaient sur une écuelle. Il éprouvait une satiété inhabituelle derrière les verrous de Newgate ; le même menu aurait comblé d'aise n'importe lequel des pauvres diables enfermés dans la geôle, qu'il fût condamné pour dettes ou que son crime le destinât au bourreau de Tyburn. Les chevaux mettaient trois heures pour vous conduire de Newgate aux gibets ; cela vous laissait le temps de passer en revue toute une existence, encore que le chemin fût habituellement bordé de curieux et de braillards excités par la mise à mort.

On n'avait pas laissé de rasoir à Ruark ; la barbe envahissait son visage ; mais les vêtements propres apportés par Hicks lui donnaient meilleure apparence. Une chemise de lin, une culotte, des bas et une paire de chaussures en cuir étaient les bienvenus après trois mois passés dans les mêmes haillons crasseux. Pour étancher sa soif et faire un brin de toilette, il n'avait eu alors qu'une cruche d'eau qu'un peu de rhum empêchait de croupir. Depuis la visite de Shanna, l'eau était renouvelée ; une bouteille de vin accompagnait même le repas du soir.

Seule, la promesse d'une bourse, petite ou grosse, pouvait adoucir le caractère de Hicks, influencer sur son

comportement. L'arrivée des vêtements et de la nourriture, les manières relativement correctes du geôlier prouvaient qu'on n'avait pas dépensé en vain.

Cependant, Ruark arpentait sans cesse sa cellule sombre et solitaire. L'image de la corde attristait ses jours ; le doute et la peur le torturaient. Il ne savait si Shanna Trahern tiendrait parole et l'enverrait chercher. Revoir le monde extérieur serait déjà une drogue enivrante ; maintenant, en outre, son imagination lui présentait sans cesse cette belle fille dans ses bras. Peut-être changerait-elle d'avis ? Peut-être déciderait-elle de s'en tenir à la volonté de son père plutôt que passer une nuit avec lui ? N'avait-il pas imaginé tout cela ? Était-ce un rêve né des profondeurs de son désespoir ? Shanna, si belle, si convoitée, était-elle vraiment entrée dans sa cellule pour conclure un pacte avec lui ? Il ne pouvait croire que cette fière créature se livrerait à un homme qui passait pour un meurtrier.

Ruark s'arrêta devant la porte de fer de sa cellule, y appuya son front pour se rafraîchir. Le souvenir des traits fins, parfaits, des boucles dorées sur les blanches épaules, des seins épanouis largement révélés par la robe de velours rouge, était minutieusement gravé dans sa mémoire ; seule la possession – si jamais elle lui était accordée – le guérirait des tourments de l'impatience. Il comprenait que la vision obsédante de Shanna réussirait à le briser, ce que n'avait pu faire la brutalité de Hicks. Il s'efforçait, cependant, de retenir l'image, car, lorsqu'elle s'effaçait, elle était remplacée par celle, lugubre, des arbres de Tyburn et de leurs pendus.

Il recommença à marcher. Il s'assit. Il se lava. Il attendit.

Finalement, excédé par les affres de l'incertitude, il se jeta sur sa paille. Il frotta sa main contre sa barbe hirsute et tressaillit en pensant à l'aspect lamentable qu'il devait présenter. Shanna n'avait pu le juger, au mieux, que comme un sauvage.

Il porta son bras à ses yeux pour se protéger des visions qui le torturaient et sombra dans un sommeil agité. Cela ne lui apporta même pas la paix. Il s'éveilla couvert de sueur, une douleur au creux du ventre.

Il cherchait encore à contenir son émotion, quand des pas résonnèrent dans le silence. Il était tout à fait réveillé lorsque le bruit s'arrêta devant sa cellule. Une clef fut introduite dans la serrure. La porte s'ouvrit. Ruark lança ses longues jambes en dehors de son grabat. Deux gardes d'une stature imposante entrèrent, pistolets braqués, et lui firent signe de sortir. Il se hâta d'obéir, heureux de cette diversion. Le seuil franchi, il se trouva face à face avec Mr Pitney.

— Il est venu pour toi, canaille. (De son bâton, Hicks fouailla les côtes de Ruark. Il reprit :) J'aime pas beaucoup que les types comme toi fréquentent ceux de la haute, mais la dame tient absolument à se marier. Tu vas partir avec cet homme et ces deux gars à moi, John Graddock et Mr Hadley. Juste au cas où tu aurais envie de te tailler.

Le corpulent guichetier gloussa quand on fixa les fers aux poignets de Ruark. L'extrémité des chaînes fut tendue à Mr Pitney, qui s'en saisit d'une poigne solide. Faisant signe de le suivre, Hicks leur fit traverser la prison et ne s'arrêta que lorsqu'ils furent devant le fourgon qui attendait à la porte d'entrée. Le véhicule ressemblait plutôt à une énorme caisse blindée, avec une seule petite fenêtre grillée sur la porte de côté. Un troisième garde était juché sur le siège du cocher. Ses gros doigts tenaient déjà les rênes. Il s'était drapé étroitement dans son manteau pour se protéger du froid et de la pluie, et il ne fit d'autre signe que de baisser son tricorne sur ses yeux.

— Allons, faites ce que Mr Pitney vous dira, ordonna Hicks à ses hommes. Et ramenez-moi ce sale individu, mort ou vif. (Ses yeux noirs en vrille fixèrent le prisonnier.) Quant à toi, reprit-il, prends garde. Tu fais un seul geste pour fuir et on te brûle la cervelle.

— Votre amabilité ne se peut comparer qu'à votre politesse, monsieur le geôlier, dit Ruark légèrement. Pouvons-nous en venir à nos affaires, ou avez-vous d'autres instructions à donner à ces messieurs ?

Hicks lui fit un signe de monter dans le fourgon. Il lui décocha un dernier trait :

— Monte, crapule. J' te garantis que Pitney t'empêchera bien de faire à sa maîtresse ce que tu as fait à la fille enceinte de l'auberge.

Les yeux de Ruark se durcirent devant le sourire baveux du geôlier et son ricanement moqueur, mais le jeune homme resta muet sous l'examen critique de Pitney. Sans trahir la moindre réaction, il passa devant lui, atteignit la porte, se jeta avec ses chaînes dans un coin de la voiture sombre et vide et s'y installa du mieux qu'il put. La porte fut barricadée et Hicks éprouva de son bâton les parois de bois.

— C'est à vous de vous occuper de lui maintenant, dit-il à la cantonade en guise d'avertissement. Je me fiche qu'il vous regarde de travers. Je vous reverrai au retour. Veillez à ce qu'il n'arrive rien de fâcheux.

Le lourd fourgon s'ébranla en cahotant. Il était près de midi. Ruark ne connaissait évidemment ni leur destination ni la durée du voyage. À la petite fenêtre apparaissaient des morceaux de ciel gris et des toits luisants de pluie. Comme ils quittaient la banlieue de Londres, les chevaux prirent un train plus vif. À travers les barreaux, Ruark aperçut au loin des fermes encapuchonnées de chaume, des champs partagés par des haies ou de bas murs de pierre. La route sinueuse et boueuse longeait des hameaux et des gentilhommières ; mais on ne voyait âme qui vive, car la pluie empêchait les gens de travailler dehors et de sortir dans les rues. Le fourgon filait, avec pour seuls témoins un porc qui s'enfuyait en criant, des chevaux qui paissaient l'herbe détrempée.

Un peu plus tard, la voiture fit une soudaine embarquée, quitta la route et entra dans une petite clairière,

évitant de justesse les arbres qui bordaient le chemin. Les cahots délogèrent presque Ruark de son coin, mais il réussit à s'arc-bouter au châssis. Son corps tendu ne se relâcha que lorsque le fourgon vint s'arrêter près d'une mare d'eau verte.

— Nous serons bien cachés ici, les gars, fit la voix tonitruante du cocher. Faites sortir le lascar.

Pitney descendit de l'autre côté, tandis que les deux gigantesques gardes sautaient à terre et tiraient Ruark par ses chaînes, sans lui laisser le loisir de discuter ou de résister. Pendant un bref moment, il fut comprimé entre eux, la pression de leurs coudes sur ses côtes lui arracha un grognement. Alors, d'une bourrade, ils le précipitèrent dans la boue qui bordait la mare. S'esclaffant, en proie à un accès de gaieté irrépressible, ils se flanquèrent de grandes tapes dans le dos.

— Relevez-vous, monseigneur, hurla le plus grand en lui donnant un coup de pied. Votre dame vous attend.

Les yeux d'ambre flambèrent dans le visage sali. Ruark se remit sur pied. Il rassembla ses chaînes et les balança d'une manière menaçante comme un lasso. Le plus petit des gardes, John Craddock, recula, surpris, et tira son pistolet de sa ceinture.

— Allons, mes gaillards, les avertit Ruark. J'ai déjà la corde au cou. On ne me pendra pas davantage si je vous emmène avec moi. Vous pouvez vous servir de votre pistolet, mais vous aurez quelque peine à expliquer à Mr Hicks pourquoi il ne touchera pas sa récompense. Prenez votre plaisir avec quelqu'un d'autre, car si vous portez à nouveau la main sur moi, je vous lance ces chaînes à la tête. Le diable reconnaîtra les siens.

C'étaient des hommes simples. Ils considérèrent leur prisonnier avec plus de respect. Craddock, cependant, resta prêt à tirer, tandis que Ruark regagnait la terre ferme et reprenait son rôle de prisonnier.

Mr Pitney, appuyé à l'arrière du fourgon, avait suivi toute la scène. Il se réjouissait de rencontrer enfin un

homme capable d'affronter Shanna Trahern. Ce serait amusant de voir sa maîtresse aux prises avec celui-là. Plus amusant, en tout cas, que ce qui se passait en ce moment. Il n'appréciait pas qu'on s'acharnât sur un homme enchaîné.

Cherchant la clef dans son gilet, Pitney s'avança vers Ruark. Comme il passait derrière Craddock, il fit semblant de trébucher ; il lui administra ainsi un solide coup d'épaule dans le dos. L'autre, avec une exclamation rauque, perdit l'équilibre et vacilla en avant dans la boue gluante. Il tomba sur son collègue, Hadley, et tous deux s'affalèrent la tête la première dans la vase. Ils se relevèrent, crachant et toussant, sous le regard calme de Mr Pitney.

— Bon Dieu ! Vous voilà tous trois au même point. Je me demande lequel d'entre vous... Euh, je pense que celui qui a des chaînes est mon homme.

Sa gaieté lui attira les regards furieux des deux gardes.

— Le diable m'emporte, reprit-il, tu as fait tomber le pistolet de Mr Hicks, camarade.

Il continua son chemin vers Ruark, tandis que John Craddock fouillait la boue à genoux. Hadley commença à patauger vers la terre ferme, mais son compagnon lui donna un coup sur les tibias.

— Regarde où tu marches ! hurla-t-il. Le truc est armé. Il pourrait bien te péter sous les pieds.

Pitney sourit. S'adressant à Ruark, il lui indiqua d'un geste par-dessus son épaule une direction.

— Il y a une auberge sur la route où tu pourras te laver et te préparer pour le mariage. Ces gars auront le temps de se sécher. (Il ajouta rapidement, d'une voix âpre :) Quant à toi, tiens ta langue. Ne dis à personne pourquoi tu es ici et d'où tu viens. Ne parle à personne de ma maîtresse. Compris ?

Ruark essuya la boue de son menton barbu et scruta le visage de l'homme.

— Compris.

— Je vais t'enlever tes fers, et nous partirons. Le jour s'avance et ma maîtresse attend.

Ils pénétrèrent dans l'auberge par une porte de derrière. Personne ne les vit gagner une petite chambre sous les combles. Après avoir mis à sécher leurs manteaux devant le feu, les deux gardes sortirent de mauvaise grâce pour prendre leur faction à la porte. Ruark resta sous la garde de Pitney. Celui-ci désigna un baquet dans un coin de la pièce.

— La servante va apporter de l'eau pour un bain. Il y a un miroir ; tu pourras t'arranger. (Il ouvrit un petit coffre de cuir et en montra le contenu :) La maîtresse a envoyé des vêtements. Elle te demande de bien t'attifer pour ne pas lui faire honte.

Ruark lança un regard oblique au gros homme et se mit à rire sans ménagement.

— Votre maîtresse en demande vraiment beaucoup.

Pitney fit semblant de ne pas entendre. Il tira une montre d'une poche de son gilet.

— Nous ne pouvons nous attarder ici plus de deux heures.

Rentrant sa montre, il redressa légèrement la tête et gratifia Ruark d'un mince sourire.

— Au cas où tu te poserais la question, dit-il, il y a deux manières de sortir d'ici : par cette porte, devant laquelle les deux hommes t'attendent ; et par cette fenêtre.

Il ouvrit les volets. On était au troisième étage. En bas s'amoncelaient des rochers pointus.

— Je n'ai qu'à tirer un coup de pistolet, ajouta-t-il, et l'autre garde amène le fourgon à toute vitesse.

Ruark haussa les épaules. L'homme referma la fenêtre sur le froid et la bruine et alla se camper devant le feu.

— Seulement, de toute façon, faudra t'expliquer avec moi d'abord.

Pitney enleva son gros manteau et, ouvrant sa veste, montra à sa ceinture deux pistolets d'arçon de grande taille. Après un bref examen et, d'ailleurs, en toute honnêteté, Ruark l'assura qu'il n'avait pas de telles idées en tête.

La servante était une gamine déjà épanouie, mais de petite taille, ni laide ni jolie. Elle se prétendait âgée d'une vingtaine d'années ; en quoi elle exagérait de quatre ans. Elle trahissait sa grande jeunesse en montrant une répugnance extrême à approcher de son peu ragoûtant client. Ayant tout préparé, elle se donna encore un délai.

— Je vais vous raser dans un instant, monsieur. Mais mon rasoir a besoin d'être aiguisé. Permettez que j'aille chercher un cuir.

Ses yeux pâles parcoururent les vêtements déchirés et souillés de Ruark et s'arrêtèrent avec circonspection sur sa barbe plaquée de boue. Son visage prit une évidente expression de dégoût et son nez marqué de taches de rousseur se fronça à l'odeur de vase répandue. Elle se hâta de sortir.

— Cette fille n'a pas l'air de croire que je suis un être humain, remarqua Ruark, mi-figue mi-raisin.

Pitney fit entendre un grognement. Il alla s'affaler sur le lit. Les épaules appuyées contre le bois, il se mit à boire une chope de bière.

— T'excite pas. T'auras pas le temps de te l'envoyer. Ruark lui lança un rapide regard.

— Je n'en avais pas l'intention. Je me marie aujourd'hui, ne l'oubliez pas.

Le front de Pitney se rembrunit. Il posa ses grands pieds à terre et alla à la fenêtre contempler la grisaille.

— Ce n'est pas ce qui me tracasse, gronda-t-il.

Il s'étira, serra les poings lentement, puis il se tourna et sourit sans chaleur à Ruark.

— Je suis ici par ordre de ma maîtresse, reprit-il, que cela me plaise ou non. Mon premier devoir est

pourtant de veiller sur elle. En la matière, je suis seul juge. Il vaut mieux pour toi que je n'aie pas à intervenir.

Ruark pesa les termes de sa réponse :

— Je ne sais à peu près rien du crime dont on m'accuse, dit-il. À la vérité, je ne me souviens guère que d'avoir accompagné cette fille dans sa chambre à l'auberge. Il est certain qu'elle n'était pas enceinte de moi. Je n'étais dans le pays que depuis quinze jours et j'avais passé le plus clair de ce temps en Écosse. C'était mon premier jour à Londres. Si j'ai couché avec elle, ce fut cette nuit-là, mais je ne me le rappelle même pas. Le lendemain matin, quand l'aubergiste est venu la réveiller, il m'a trouvé endormi dans sa chambre. Vous voyez donc que je ne peux pas prouver que je ne l'ai pas tuée, car elle était là, morte, couverte de sang, tandis que je dormais. En tout cas, l'enfant n'était pas de moi.

Sous l'œil scrutateur de Pitney, Ruark enleva son gilet et sa chemise et couvrit ses épaules d'une serviette. Il s'assit sur une chaise pour attendre le retour de la servante et réfléchit à ce que venait de lui dire son compagnon. Peut-être Shanna n'avait-elle pas tenu son domestique au courant de leurs conventions. Espérait-elle tricher ? Était-ce par prudence ? Ruark ne pouvait le deviner.

La servante revint, et il se soumit à ses soins. D'une main preste, elle lui appliqua des serviettes chaudes sur la barbe pour enlever la boue séchée. L'intermède était agréable après ces derniers mois, encore que la fille montrât quelque brusquerie, dans sa hâte à en finir avec lui. Cependant, elle ne le blessa qu'une fois, au dernier coup de rasoir, quand, voulant juger son travail, elle eut la révélation du visage sur lequel elle avait travaillé.

— Le diable m'emporte ! s'exclama-t-elle.

Souriante soudain, elle mouilla la serviette pour tamponner la petite coupure. Puis elle se mit à rougir et à s'agiter fébrilement. Pitney redevint attentif à ce qui se passait quand elle renversa une grande partie de l'eau de la cuvette sur les cuisses de Ruark.

— Je ne sais ce que vous avez fait à cette fille, remarqua-t-il négligemment. On dirait un étourneau.

La servante fit une petite révérence.

— Je suis désolée, monseigneur. C'est pas sa faute. C'est la mienne.

Enlevant la serviette des épaules de Ruark, elle fit mine de lui éponger les cuisses. Il l'écarta avec fermeté.

— Laissez, dit-il sèchement. Je m'occuperai de cela.

Elle ne pouvait détacher les yeux de cette poitrine nue, à la fois large, svelte et musclée.

— Coupez-lui les cheveux, puisque vous avez des ciseaux, ma fille, ordonna Pitney.

Elle sourit largement et fit une autre révérence.

— Oh, oui, monseigneur. Bien volontiers.

Pitney fit une grimace amusée. Hochant la tête, il marmonna quelque chose et alla se placer le dos au feu pour finir confortablement sa bière.

La servante s'attaqua aux cheveux de Ruark avec une ardeur nouvelle. S'arrêtant souvent pour lui faire juger de ses talents, elle tenait devant elle un miroir qu'elle s'arrangeait pour presser entre ses seins. Elle s'énervait devant le peu d'intérêt qu'il lui montrait. Ce fut avec une mauvaise grâce évidente qu'elle accepta l'assurance qu'il n'avait pas besoin de son aide pour le bain. Elle ramassa ses instruments dans son tablier et sortit.

Ruark ne perdit pas de temps à se déshabiller et à se plonger dans l'eau. Il se savonna plusieurs fois pour enlever la crasse et la vermine de la prison. Cependant, il avait hâte de repartir. Il s'épongea avec vigueur avant d'enfiler les bas noirs et la culotte, non sans remarquer que cette dernière lui allait à la perfection. Peut-être Shanna l'avait-elle observé plus soigneusement qu'il ne s'en était rendu compte. Il eut un timide sourire.

Il n'usa pas de la poudre parfumée qu'on lui avait envoyée ; il se contenta de nouer ses cheveux sur la nuque et de les lisser devant la glace. Il mit la chemise blanche aux poignets de dentelle et en drapa le jabot.

Puis il endossa le gilet assorti aux chausses. Enfin il revêtit la veste de velours brodé d'or. Des souliers à boucle et un tricorne complétaient le costume. Shanna n'avait pas regardé à la dépense pour le parer. Dans le miroir, Ruark surprit le regard que Pitney posait sur lui.

— Je crois que ma maîtresse sera heureusement surprise. (Il but une dernière gorgée de bière et consulta sa montre.) Nous ferions mieux de partir.

C'était une petite église de campagne couverte de vigne vierge dont les sarments se détachaient maintenant, noirs et secs, sur la pierre grise. La bruine avait cessé ; le soleil perçait les nuages et faisait briller les vitres des fenêtres du presbytère. Derrière l'une d'elles, Shanna, un sourire confiant aux lèvres, regardait la campagne. Elle était arrivée tôt dans une voiture de louage, car son carrosse avait dû amener Pitney à l'auberge, d'où lui-même était allé chercher Ruark Beauchamp. Le révérend et Mrs Jacobs s'étaient montrés accueillants, et Shanna attendait avec patience.

L'épouse du bon clergyman buvait une tasse de thé en observant Shanna. Ce n'était pas souvent que leur tranquille village, et encore moins l'humble presbytère, recevait la visite de gens riches et surtout aussi somptueusement vêtus. Un manteau de moire mauve, fourré de renard gris, avait été négligemment jeté sur le dossier d'une chaise. On ne pouvait même pas calculer le prix de la robe de soie assortie et qui était ornée, sur le devant de la jupe, au bord des manches, près du décolleté, par les flots d'une dentelle d'un subtil gris rosé. Un étroit ruban mauve entourait le cou svelte de la jeune femme. Les cheveux n'avaient pas été poudrés ; glorieux de leur or naturel, ils l'auraient emporté sur l'art de la plus habile coiffeuse.

Mrs Jacobs était dans l'admiration, car elle ne connaissait pas l'envie. Profondément romanesque, elle adorait les mariages bien assortis. Le marié cette fois devrait

être particulièrement beau et bien fait pour être digne d'une telle promesse.

Shanna se pencha pour mieux voir par la fenêtre et son mouvement attira près d'elle Mrs Jacobs.

— Qu'est-ce, ma chère ? demanda l'aimable femme, vivement intéressée. Ils arrivent ?

Comme elle l'avait deviné, un carrosse apparaissait au sommet de la colline et arriverait bientôt à l'église.

Shanna se garda du moindre commentaire. Elle n'aurait rendu les défauts du futur que plus apparents. Il valait mieux laisser penser que l'amour était une fois de plus aveugle. Elle lissa ses cheveux, se préparant à rencontrer le malheureux.

— Vous êtes rayonnante, ma chère. Laissez cela. Allez accueillir votre fiancé. Je vous apporte votre manteau.

Shanna obéit volontiers. Elle n'était pas fâchée de recevoir Ruark sans témoin, afin d'inspecter son accoutrement et d'y remédier pendant qu'il en était encore temps. Tandis qu'elle se hâtait le long du passage couvert qui conduisait du presbytère à l'église, mille sujets d'inquiétude se présentaient à son esprit. La toilette d'un gentilhomme comportait tant de détails.

— Pourvu que les chausses de ce malotru de colon soient au moins d'aplomb ! s'exclama-t-elle nerveusement.

Les chevaux gris pommelés dressèrent leur tête fine et s'arrêtèrent devant l'église. Pitney cacha soigneusement son pistolet sous son manteau. Mr Craddock sauta à terre et, comme tout bon cocher, leur ouvrit la portière. Sur un signe de son compagnon, Ruark descendit. Son regard parcourut pensivement la lande. Il avait grande envie de s'enfuir à travers champs, mais il savait qu'il n'irait pas plus loin que le muret de pierre. Le pistolet de Pitney le gagnerait de vitesse. Puis il y avait cette affaire de marché qu'il avait très envie de voir exécuter en tous points. Cela le retint, plus que la crainte de la mort.

Il avança nonchalamment vers l'escalier de l'église, mais se trouva bientôt encerclé étroitement par les trois hommes. Il s'arrêta sur la première marche et les regarda :

— Messieurs, si je tentais de fuir, vous vous serviriez sans nul doute de vos armes. Comportez-vous au moins comme si vous étiez de véritables domestiques.

Un fin sourire relevait les coins de sa bouche.

Sur un mouvement de tête de Pitney, les deux gardes retournèrent au carrosse, tout en gardant l'œil sur Ruark.

— Et maintenant, Pitney ? demanda celui-ci. Entrons-nous ou attendons-nous milady ici ?

L'homme s'assit sur une marche. De sa voix rauque il répliqua :

— Elle a entendu la voiture. Elle sortira quand elle sera prête.

Ruark monta l'escalier et alla attendre sous le porche. Il pensait à faire la conversation avec son escorte, quand la lourde porte de bois s'ouvrit en geignant. Sur le seuil, la fiancée apparut. Il retint sa respiration. À la lumière du jour, Shanna Trahern était d'une émouvante beauté. Elle semblait presque fragile dans sa robe mauve. Plus rien ne subsistait en elle de la fille décidée qui était venue chercher un mari en prison.

Elle accorda à peine un regard à l'étranger et ne s'arrêta même pas quand il se découvrit d'un geste large. Pinçant sa jupe des deux côtés, elle s'apprêtait à descendre. Soudain, reconnaissant Pitney, elle se retourna vers Ruark et le contempla, les yeux agrandis par l'étonnement. Il avait ouvert l'ample manteau que Shanna avait choisi exprès d'une couleur sombre. Elle pensait qu'il donnerait une certaine allure au colon et qu'il dissimulerait, en tout cas, pas mal de défauts. Le résultat passait ses espérances.

Le visage de Ruark était vraiment beau avec ses sourcils bien dessinés, son nez droit et fin, sa bouche ferme mais presque sensuelle. La netteté de la mâchoire

était soulignée par le jeu des muscles. Puis Shanna rencontra son regard, et tous ses doutes s'envolèrent quand elle plongea dans ces yeux profonds étoilés d'or.

— Ruark ? demanda-t-elle vivement.

— Lui-même, mon amour. Ruark Beauchamp à vos ordres.

Il porta son tricorne à sa poitrine et s'inclina en un profond salut.

Voyant qu'il se moquait, elle dit d'un ton cassant :

— Oh, débarrassez-vous de cette coiffure.

— Comme vous voulez, mon amour.

En riant, il lança le chapeau à Pitney, qui le passa de la même façon à Mr Craddock.

Shanna tapa du pied. Elle n'aurait su définir la cause de son irritation, mais elle trouvait que Ruark Beauchamp exagérait. L'assurance de ce condamné était insupportable. Il ferait probablement le glorieux en allant à la potence.

— Eh bien, puisque vous êtes là, il n'y a plus aucune raison d'attendre, dit-elle brièvement.

Elle se demandait quel pouvait être son âge. Il devait être son aîné d'une dizaine d'années, pas davantage. À leur première rencontre, elle l'avait cru plus vieux de vingt ans.

Ruark sourit et posa la main sur son jabot de dentelle.

— Votre serviteur, madame. Je suis aussi pressé que vous de me marier.

Il l'était, bien sûr. Demain, il se vanterait d'avoir couché avec elle. Le faquin !

Avant qu'elle eût rétorqué, la porte s'ouvrit de nouveau. Mrs Jacobs apparut en compagnie de son long et maigre époux. Les yeux bleus de la bonne femme s'attardèrent avec plaisir sur Ruark.

— Oh, ma chère, amenez votre fiancé près du feu. Nous procéderons à la cérémonie quand il se sera réchauffé. J'ai justement un peu de sherry.

Shanna le trouvait suffisamment réchauffé, mais, pour l'édification du vieux couple, elle alla à lui et posa négligemment la main sur sa poitrine. Elle lui aurait volontiers arraché le sourire qu'il affectait.

— Ruark, mon très cher, voici le révérend et Mrs Jacobs. Je ne crois pas vous les avoir présentés. Ils ont été si gentils.

Ce bavardage lui sembla étrange. Elle pouvait sentir le cœur de Ruark battre lentement sous ses doigts. Pour quelque obscure raison, son propre pouls s'accéléra.

En homme prompt à saisir la chance, Ruark serra les mains autour de sa taille et sourit au regard froid qu'elle lui lançait.

— J'espère que ce bon Pitney a pensé à publier les bans. Je mourrais s'il fallait remettre la cérémonie.

Si Ruark avait pensé remporter une victoire en pressant le corps tendre de Shanna contre lui, il fut bien vite déçu. À l'abri de sa large jupe elle lui marcha sans douceur sur le pied.

— Cessez de vous tourmenter, mon très cher, roucoula-t-elle, pesant de tout son poids. Les bans sont publiés. (Le voyant faire la grimace, elle feignit l'inquiétude.) Mais vous paraissez chagrin. Vous sentez-vous mal ? Cette vieille blessure vous tourmente-t-elle de nouveau ?

Elle recula un peu, pas assez pourtant pour le libérer. Ses jolis doigts s'attardaient aux boutons du gilet.

— Combien de fois ne vous l'ai-je pas dit, Ruark ? Il vous faut faire attention. Vous êtes si négligent.

Pitney aurait pu, s'il en avait eu le goût, prévenir le colon que ce n'était pas une femme dont on pouvait se jouer impunément. De l'endroit où il était, le domestique aperçut, sous le balancement de la jupe, le petit pied à l'œuvre. Une envie de rire gronda dans sa poitrine.

Au spectacle de cette dame qui semblait sur le point de dévêtir son futur, les yeux du référend Jacobs

s'étaient arrondis derrière ses lunettes. Rougissante, ne sachant quelle contenance prendre, Mrs Jacobs se tordait nerveusement les mains.

Ruark riposta comme il put. Il plia le genou et, en même temps, leva le pied sur lequel s'acharnait Shanna. Elle en perdit l'équilibre et dut se cramponner à son cou, à sa manche. Elle l'entendit rire doucement contre son oreille.

— Shanna, mon amour, je vous en prie. Attendez que nous soyons chez nous, fit-il.

Elle s'abstint à grand-peine de donner libre cours à sa fureur. Elle entendit Pitney tousser comme s'il s'étouffait ; cela n'arrangea point les choses.

— Nous devrions procéder au mariage, suggéra le clergyman avec conviction.

Par-dessus les verres carrés de ses lunettes, il leur lança un regard désapprobateur.

— Oui-da, convint Ruark. C'est vraiment ce qu'il y a de mieux à faire, en attendant le baptême.

Shanna en ouvrit la bouche toute grande. Ce faquin était à tuer ! En d'autres circonstances, elle lui aurait donné un soufflet. Dire qu'elle était obligée de supporter ses bouffonneries ! Elle se tourna vers Pitney, dont on entendait les éclats de rire étouffés, et le foudroya du regard. L'homme, qui cherchait à maîtriser son hilarité, subit le choc avec dignité.

La cérémonie fut simple et courte. Il était clair que le révérend Jacobs voulait régulariser la situation répréhensible qui avait pu être celle du jeune couple avant cette union. Les questions rituelles furent posées. La voix grave et nette de Ruark promit d'aimer, d'honorer et de chérir jusqu'à la mort. Shanna eut un moment de détresse quand ce fut son tour, comme si elle avait le pressentiment que son stratagème échouerait. Elle se souvint des années de dévouement que sa mère avait données à son père. Ce mariage était une farce, un sacrilège ; elle se damnait par ce mensonge.

Malgré tous ses efforts, ses mains tremblèrent quand Ruark passa l'anneau à son doigt. Vinrent les paroles finales :

— Au nom de Dieu Tout-Puissant, je vous déclare mari et femme.

C'en était fait. La hautaine Shanna était mariée. Elle entendit vaguement le révérend Jacobs autoriser le baiser nuptial, et elle fut brutalement ramenée à la réalité quand Ruark la prit dans ses bras. Se dégageant posément, elle se dressa sur la pointe des pieds et effleura chastement des lèvres la joue de son époux.

Ruark fronça le sourcil. Il n'appréciait pas une telle réponse. Il avait envie d'autre chose que d'un becquetage de gratitude. Il comprenait que sa femme avait beaucoup à apprendre en amour. Il espérait seulement que les quelques heures qui lui étaient allouées lui permettraient de voir le dégel.

Le révérend Jacobs, soulagé maintenant, les pressa de le suivre :

— Venez, mes enfants. Il y a des documents à signer. Je crains aussi qu'une autre tempête ne fonde sur nous avant peu. Entendez-vous la pluie ?

Shanna lança un coup d'œil aux fenêtres et sentit une anxiété nouvelle. Dehors, de noirs nuages s'amoncelaient et il faisait presque nuit. Depuis son enfance, elle avait toujours craint les orages.

Effrayée, elle s'apprêtait à suivre le prêtre, quand une main posée sur son bras l'arrêta. Le contact en était doux, mais inflexible. Elle se demanda comment les longs doigts minces de Ruark Beauchamp pouvaient être si forts.

— Regardez-moi, murmura-t-il.

Elle leva vers lui des yeux froids et interrogateurs, et rencontra ce sourire qui paraissait se moquer d'elle. Lentement, il lui passa un doigt sur la pommette, tandis que ses yeux plongeaient avec impudence dans les siens.

— Shanna, mon amour, je prendrais très mal que vous trichiez cette nuit.

Ennuyée par ce rappel brutal, Shanna leva le nez en l'air.

— Je me demande, dit-elle, si ces bonnes gens espèrent recevoir des invités cette nuit ? Je crains, Mr Beauchamp, que vous ne deviez calmer vos ardeurs pour le moment.

— Serons-nous jamais seuls, ma chérie ? insista-t-il. Ou attendrons-nous que nous n'ayons plus le temps ?

— Vous ne vous attendez tout de même pas à ce que je sois pressée de coucher avec vous, répliqua-t-elle avec désinvolture. Vous devez être habitué aux conquêtes faciles.

— C'est bien possible, madame, mais nous sommes convenus d'une nuit entière ensemble.

— Vous tirez sans vergogne avantage de ma situation. Si vous étiez un gentilhomme...

Ruark rit doucement ; ses yeux d'ambre la défièrent.

— N'avez-vous pas tiré avantage de la mienne ? Dites-moi, ma chérie, qui donc est venu en prison montrer sa poitrine à un pauvre diable pour le séduire ? Oui ou non, madame, répondez. N'est-ce pas la fille qui a abusé du malheureux, sachant qu'il se serait damné pour une femme ?

Shanna ouvrit la bouche pour répondre comme il convenait à ce coquin sans cœur, mais elle ne trouva pas ses mots.

Tendant un doigt, Ruark le lui plaça sous le menton, qu'il releva doucement.

— Niez-vous ?

— Misérable ! articula-t-elle enfin. Misérable, qui serez pendu pour avoir molesté une femme !

— C'est, en effet, madame, ce qu'on a l'intention de faire.

Shanna eut la gorge serrée. Elle avait presque oublié qu'il était un meurtrier. Elle essaya de se dégager,

mais il la tenait ferme. Effrayée, elle regarda du côté de Pitney. Celui-ci bavardait avec les gardes. À moins de faire une scène, elle ne pouvait attirer son attention.

Elle balbutia :

— J'étais folle... J'étais folle de consentir...

Le visage de Ruark resta impassible, mais quelque chose s'émut dans ses yeux. Il eut un sourire désabusé.

— Vous pensez donc, maintenant que vous avez mon nom, que le marché ne tient plus.

La peur grandit en elle. Elle comprenait qu'elle risquait trop en affichant son mépris. Ruark eut un bref éclat de rire et la lâcha. Intriguée, elle le regarda. Il se dirigeait vers le pasteur, qui s'était assis pour rédiger les documents du mariage.

— Un moment, je vous prie, monsieur, lui dit-il. Il semble que cette dame...

Elle l'interrompit vivement :

— Il est inutile de le déranger, mon amour. Venez, nous avons à parler.

Tandis que le clergyman se remettait à ses écritures, Shanna alla s'emparer du bras de Ruark, qu'elle pressa contre sa poitrine. Ses yeux le mettaient au défi de lui échapper.

— Vous êtes un goujat, souffla-t-elle.

Le regard d'ambre brilla plus vivement. Elle sentit que les muscles de ce bras se durcissaient contre son sein. Il s'inclina pour baiser sa joue, puis sa bouche s'aventura près de la sienne.

— Tsst, tsst, Shanna. Soyez bonne. Mes jours sont comptés. Ayons l'air de vrais amoureux, ne serait-ce que pour faire plaisir à Mrs Jacobs. Montrez un peu plus de chaleur, ma chérie.

Shanna lutta contre l'envie de se dérober, tandis qu'il goûtait à sa bouche doucement, légèrement, précautionneusement.

Comme elle se montrait froide et rétive :

— Vous devriez apprendre à vous détendre, dit-il près de ses lèvres.

Puis il glissa le bras autour de sa taille et, se redressant, la maintint à côté de lui. Shanna fut contrainte de l'accompagner, ainsi enlacée, à la sacristie.

Pendant que le ministre complétait les documents et consignait l'événement dans son registre, Mrs Jacobs alla chercher les rafraîchissements.

Pitney, les sourcils froncés, trouvait que vraiment le colon se montrait à l'égard de son épouse plus démonstratif que cela n'était nécessaire. Tout était prétexte à frôlements, à caresses. Sa jeune maîtresse risquait gros à accepter ces jeux de mains.

— Nous ferions mieux de nous dépêcher, dit-il à Ruark. La tempête ne tardera guère, et nous pourrions être immobilisés ici.

Ruark tendit l'oreille au vent qui soufflait autour de l'église. Des gouttes d'eau s'écrasaient contre les vitres. On avait dû allumer les chandelles.

— Je vais en parler à votre maîtresse.

L'autre prit un visage menaçant :

— Bas les pattes, mon garçon. Elle n'est pas pour des types comme toi.

Ruark répliqua avec mesure :

— Vous êtes un loyal serviteur, Pitney. Peut-être trop loyal. Je suis le mari maintenant.

— De nom seulement, riposta le colosse. Tu ne le seras que de nom jusqu'à ta mort.

— ... que vous pourriez bien avancer, n'est-ce pas ?

— Je t'ai prévenu. Laisse-la en paix. Elle n'est pas de ces filles complaisantes qu'on trouve dans les auberges.

Ruark croisa les mains derrière son dos et regarda Pitney droit dans les yeux.

— Elle est ma femme, quoi que vous en pensiez. Je ne suis certes pas homme à chercher une querelle dans un tel endroit, mais laissez-moi vous prévenir à mon tour. Si mon attitude avec Shanna vous déplait, vous

feriez mieux de prendre votre pistolet et d'en finir. Je n'ai rien à perdre, et elle me paraît valoir le risque.

Cela dit, Ruark tourna les talons et alla à la fenêtre.

Shanna observait son mari. Elle trouvait dans ses mouvements une vigueur tranquille, comme chez un chat ou un loup, une force prompte à exploser, mais, pour le moment, maîtrisée. Elle se souvint d'une grande panthère noire qu'elle avait vue au cours d'un voyage. Au repos, les muscles de l'animal étaient longs et souples ; mais quand la bête bougeait, les membres se détendaient avec une rapidité fantastique. Ruark était mince, mais robuste. Il se mouvait avec une grâce presque sensuelle. Pour le moment, il paraissait détendu, mais elle sentait bien qu'il était attentif à tout ce qui se passait autour de lui.

Il se retourna et s'avança vers elle de sa démarche assurée. Shanna ne put s'empêcher d'admirer son élégance. Elle l'avait décrit au tailleur comme un homme élancé, musclé, aux larges épaules, aux hanches étroites, à la taille fine et au ventre plat. Le résultat était près de la perfection. À la vérité, la culotte aurait pu être indécente si le tailleur l'avait taillée plus étroite...

Réalisant soudain où ses yeux s'égarèrent, elle les leva vers Ruark et rencontra son regard amusé.

— Curiosité conjugale ? murmura-t-il.

Elle rougit violemment et se détourna, confuse. Il la prit par la taille et la pressa contre sa poitrine.

— Il semble que le jour de nos noces doive être béni d'une bonne averse, dit-il doucement.

Les pensées de Shanna étaient bien éloignées de la tempête. Sa confiance en elle était fortement ébranlée. Elle se demandait soudain si elle était de taille à se mesurer avec Ruark Beauchamp.